

Un moment avec toi

Un moment avec toi

© 2025 Romain L. Gherardi
Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf pour de courtes citations dans le cadre de critiques ou de revues.

Un moment avec toi mon ami

“écrire, ce n’est pas dire des choses, c’est éclairer un silence.”

Ce recueil a été écrit en quelques proses, en quelques jours, juste avant que je dessine mon premier recueil édité : Renaissance quotidienne.

J'ai souhaité l'offrir ici pour qu'il ait une place.

Peut-être trouvera-t-il un écho dans un cœur, à travers un regard.

Il sera alors bien à sa place.

*Que ces mots puissent vous apporter un peu de réconfort,
comme une main posée sur une épaule.*

Quand j'écoute ou je lis Bobin,
j'entends de l'insouciance, de l'incertitude.
Cela, pour moi, est comme une mère porteuse qui me rassure.

Dans son incertitude,
découle sa certitude.
Et c'est cela que je trouve sublime,
à le lire, à l'écouter.

Cela vibre chez moi,
car c'est ce que je ressens.

Tout ce qui se gagne, se perd.
Et c'est à travers cela
que la lumière naît de l'obscurité.

Et qu'aussi, la vie n'est jamais figée.

Alors cela me fait dire
qu'il faut tendre vers la légèreté,
la fragilité.

Car c'est dans le creux des mains
que l'eau reste la plus vive.

Les mots, tout comme les maux,
sont réducteurs — et cela est vrai.
Ils ne peuvent qu'exprimer le palpable,
mais non l'impalpable.

Et c'est, pour ma part, dans l'impalpable
que beaucoup de choses se jouent et se passent.

Tout comme le "je tombe à genoux",
ne me diminue pas,
mais peut me relever d'un coup.

Rien que cette phrase elle-même peut être réductrice.
Alors c'est bien dans le feu du mystère que tout se joue.

L'auteur écrit ce qu'il ressent à cet instant.
C'est bien à travers les dires du lecteur
que la phrase mystique peut prendre un sens concret,
à cet instant d'après.

Même si le concret est palpable,
et l'abstrait ne l'est pas —
quoi que...

Ainsi soit-il,
la fin est une illusion,
de la fragilité du vide.

Tout ce qui se perd, se gagne.
Tout ceci n'est alors peut-être pas sérieux.

Autant rire, du rythme de la vie,
comme quand un oiseau quitte son nid.

Tout comme Bobin,
alors je m'attache à l'éphémère,
et j'essaie de me perdre en vain —
tout comme ces écrits vains.

Qu'elle est la différence entre le dépouillement, et l'émerveillement ?

Je dirais que le dépouillement, c'est le vide,
et que l'émerveillement est le plein,
et que l'un sans l'autre, il n'est rien.

Alors dans ce sens, le dépouillement, c'est la femme,
l'émerveillement, c'est l'homme,
et l'enfant, c'est le tout.

Comme la graine dans la terre,
la Sainte Trinité alors s'élève.

C'est au-delà des mots qu'on perçoit,
c'est au-delà de notre dedans,
car la fenêtre du dehors ramène toujours quelque éclat de rêve et de lumière.

J'aime bien quand Bobin dit que le rôle de l'écrivain est dur et complexe,
et qu'il ne faut pas le prendre au sérieux.

Car le sérieux fige,
comme les livres d'une loi, d'un dogme, ou d'un livre.

Alors je casse les lignes du livre,
pour que l'auteur puisse vibrer.
Car le livre ne fait pas l'auteur,
mais c'est bien le lecteur qui donne sa puissance à celui-ci.

Du texte sacré à un texte humoristique,
tout peut se comprendre d'un différend regard,
d'un différend dire.

Il y a quelque chose de subtil qui ne peut se dire.
Il peut peut-être se ressentir.

Voyez-vous, quand on jette une pierre dans un fleuve,
on voit à l'instant ce que cela fait,
mais on ne peut pas prédire la suite.

Il y a heureusement des bugs qui nous surprennent,
au-delà de la pensée.
C'est là que naît l'alchimie.

C'est, en tout cas, comme ça que j'essaie de vivre.
Et c'est comme cela que je m'essaie d'écrire.

Alors je pense à tous ces auteurs, et ces lecteurs,
et j'aimerais leur dire :

ne perdez pas la joie de lire,
ne perdez pas la joie d'écrire,
et enfin, ne perdez pas la joie de vivre.

On ne peut pas perdre quelque chose en attendant,
qui ne cesse de vivre.
L'inverse serait alors un rôle inversé.

À travers l'extraordinaire,
découle la beauté et la joie de l'ordinaire.

La folie d'un enfant
peut chambouler toute la sagesse d'un saint
et d'un adulte.

Lequel est, qui plus est, mieux loti ?
L'enfant, débordant d'énergie,
ou le saint, fragile d'esprit ?

Ne me perdez pas dans mes dires.
Je ne contrôle rien ici —
non pas ce que le lecteur peut penser.

Car, encore une fois,
le subtil découle de l'épais,
et c'est bien dans les détails
que la grande différence apparaît.

Prendre son temps,
c'est accepter qu'on est toujours enfant.

Chacun de nous est appelé à grandir,
à se métamorphoser.

Chaque thème,
chaque livre,
chaque être
peut devenir,
doit devenir.

Les mots ne justifient rien,
les faits non plus.
L'être essaie.

C'est pour cela que beaucoup d'auteurs font des essais.
Alors me voilà : j'essaie.
D'être assez aujourd'hui.
Demain, j'essaierai d'être toujours là,
présent à autre chose,
ou juste à rien.

Le sens que l'on met sur les choses,
encore une fois, est concret.
Et c'est dans ce qu'il n'est pas
que vient la métamorphose.

Même quand la larve devient papillon,
tout s'envole.
Rien n'est figé.

Laissons l'enfant être ce mystère.

Laissons l'adulte s'ouvrir à quelque chose qui le dépasse.
Tout comme dans "la présence pure *de Bobin*", *page 84*,
"j'aime cette échappée de l'ultime instant,
cette fugue qui ne dit pas son nom."

Le présent ne s'enferme pas.

Rien ne peut.

Je comprends bien que l'écriture me divertit.
L'ennui et le vide m'accueillent pour que je les remplisse.

J'ai besoin du faire et de l'être,
tout comme j'ai besoin de mon cœur et de mon esprit,
pour que naisse l'absolu, le subtil.

La lune alors éclaire mes nuits,
tout comme la bougie met de la lumière
sur les chemins calmes de moi et ma chérie.

Le soleil — je ne peux en parler en tant qu'humain.
Il y a des choses qui me dépassent,
et je ne pourrai en parler en rien.

En tout cas, pas à cet instant.
Car je ne veux pas le réduire.

Chaque chose dont je parle,
je sais, dans un sens, que je prends un risque.

Pour beaucoup,
La vie est un risque.

Pardonnez-moi si je m'égare.
Il y a peu de journées qui se perdent,
car en rien le parfait doit plaire.

Alors je ne cherche plus.

Je n'écris même plus.

Je danse à travers mes écrits,

et je célèbre chaque mot comme une fleur de vie —

comme chaque jour à côté de ma fille chérie.

Je ne cherche pas l'écriture.

C'est l'écriture qui m'a trouvé,

un beau jour, un stylo à la main,

des pages vides que je me devais de remplir,

comme plongé dans cette vie.

Alors je ne renie pas la vie.

Je ne renie pas mes écrits.

Je danse ma folie.

Je chante la vie.

Je tombe, me relève, et vis.

Prends chaque phrase

comme un nuage qui passe dans le ciel,

comme une pensée qui me traverse la tête.

Je ne peux point me définir.

J'ai pourtant, à mes grands égards,

voulu, à maintes et maintes reprises,

le faire — de moi-même, ou d'un autre.

Mais le subtil change.
Il n'y a que le sérieux,
le strict,
qui ne change pas.

Je n'écris pas de la poésie.
Oui, j'aime tâtonner avec la vie,
avec les rimes,
tout comme j'aime embrasser ma famille.

Mais je ne reste pas ici ou là.

Il y a beaucoup de jeu ici.
Cela ne me plaît pas.

Quand on comprend cela,
tout se perd et se gagne à la fois.

Ce que j'aime en lisant Bobin,
c'est que même quand certaines de ses bribes sont poignantes,
il arrive quand même à mettre de la lumière dans mon être.

C'est un peu à l'image de Charles Bukowski.
Car je crois qu'en y pensant à juste titre, et simplement,
Je découvre que c'est avant tout l'authenticité que je cherche.

Oui, c'est ça :
cette authenticité insouciante,
cette pure présence.

C'est pour cela que je me dois aussi, chaleureusement,
d'accueillir autant les joies que les colères de mon enfant,
de la même façon.

Tout comme j'accueille
le dépouillement
et l'émerveillement
de chaque phrase de Christian Bobin.

La fidélité de l'être.
La fidèle dualité de mes lettres.

Derrière tout ça,
je pars donner ma sincérité,
dans la présence même de mon être.

L'auteur qui me donne ça
me gagne de toute part.

Et pour moi, c'est cela, l'art.
C'est cela, mener une vie dignement :
c'est être soi-même.

Ne pas chercher diverses façons d'être.
Ne pas choisir comment.

Juste se laisser.
Se laisser porter par ce qui nous chamboule et nous traverse.

Porter un masque,
c'est alors s'empêcher de respirer.

Tout comme porter une critique,
c'est la réduire à cela.

Je ne dis pas qu'on ne peut pas émettre de jugement —
car je me tirerais une balle dans le pied.

Mais chacun d'entre nous peut regarder une fleur
et l'appeler différemment.

Sortir du figé,
c'est accueillir plus grand.
C'est comme tendre la main à un inconnu.

Tu t'ouvres au monde.
Tu pars en voyage.

Comme chaque nuit,
où tu pars dans ton lit.

Oublie qu'il est le même qu'hier.
Certaines choses ont changé.

Car oui,
la vie, une fois de plus,
aujourd'hui t'a bousculé.

Dieu merci.

Cherchant la plume du dedans,
je remplis un espace intemporel.

Je ne voyage plus,
je suis moi-même,
comme on suit un cerf-volant,
là où le vent nous mène.

Faire confiance à l'autre,
c'est alors se fier à soi-même.

Je crois avoir aperçu une colombe à travers les nuages.
Ensuite, en regardant bien,
la colombe a laissé place à un hippocampe.

Puis s'en est suivi un ciel bleu qui m'a ébloui.
J'ai mis du temps à voir clair,
pour poser ces lignes.

Ce qui est bien,
c'est que du bout de sa fenêtre,
on peut rêver.

Alors oui, comme Bobin,
je ne cherche plus à voyager.

Je cherche juste,
de ma fenêtre,
à m'émerveiller.

Le Creusot

“Je ne connais rien de plus miraculeux
que la pauvre vie de chaque jour.”

Bobin n’a jamais essayé d’embellir les choses.
Il les mettait simplement à nu —
comme de sa vie, de sa ville et de toutes les choses dont il parlait.

Le beau n’est pas dans l’apparence,
mais bien dans l’appartenance aux choses.

Il nous enseigne,
tout comme un maître quantique,
que c’est nous qui donnons notre splendeur aux choses.

Il sort des codes fermés.
Il ouvre le temple de la société,
dans lequel l’homme a tant de fois plongé —
pour le réveiller,
le submerger
d’une sensibilité extrême.

Et c'est bien pour ça que Bobin
m'a tendu la main
quand j'en avais besoin.

Et je pense
qu'il a tendu sa plume
à chaque personne
au juste moment.

Voilà tout.

Si tu me permets, Christian,

C'est que quand je te ressens,
je te ressens comme une petite fourmi
qui s'abreuve de la beauté de la vie,
de tout ce qui l'entoure.

La fourmi ne peut voler,
mais si elle se concentre sur ce qu'elle a autour d'elle,
elle n'a pas fini de découvrir.

Tout change,
comme le visage d'un enfant, d'un jour à l'autre.
Tout change,
comme le ciel et les nuages
qui se fondent dans le décor.

Tu nous apprends alors
que même à travers la simplicité du décor,
on n'a jamais fini d'expérimenter chaque chose.

Et que le voyage se fait du dedans.
Non pas du loin aux ailleurs,
mais juste au plus proche de nous —
au plus proche de notre vérité.

Pour cela mon ami,
j'aimerais te remercier.

D'avoir écrit des livres.
De les avoir mis à nu.
Comme je m'essaie ici.

Le souffle est infini,
comme la fleur ne peut se mourir.

La maladie contamine,
mais avant tout, elle prédit.
Déficiência, carence —
à nous alors de pleinement vivre,
d'être heureux
dans l'insignifiance
et l'émerveillement de la vie.

J'aimerais parler de l'enchantement ici.
Pardonnez-moi d'oser évoquer un sujet
à la fois si grand,
à la fois si sensible.

Tout est tellement mouvant,
et tangible.

L'enchantement,
chante la vie.
Fait louange au ciel,
et à la terre.

L'enchantement prend tout,
et balaye tout d'un rien.

L'enchantement, en cet instant,
c'est moi, pianotant sur mon clavier,
le voisin parlant fortement avec sa femme,
et les bruits tout autour
qui viennent à moi sans que je les prédise.

L'enchantement,
c'est rêver grand ou petit,
comme un enfant
qui ouvre avec émerveillement un nouveau ou un ancien livre.

L'enchantement est la célébration de la vie.
Il est imbriqué dans toute merveille,
dans toute folie.

Les mots sont propres à chacun —
cela peut simplement résonner
comme un refrain.

Le très peu domine la vie.

Beaucoup disent que le temps passe vite.

Je n'aime pas cette phrase.

Ce n'est pas la vie qui passe vite —
c'est ce que l'homme en ressent.

C'est peut-être lui
qui acquiesce à aller si vite.

Un enfant ne peut pas dire que la vie passe vite,
alors que chaque jour,
il est prolifique.

Il est donc temps, dès aujourd'hui,
de se réveiller de cela —
et de ne pas s'endormir.

La vie passe comme elle doit passer.

Désolé si j'en ai abusé.

Aujourd'hui,

je veux la respecter.

Et même si elle peut s'accélérer,

je ne cherche pas à la catégoriser.

Elle doit aller à son allure,

et moi à la mienne.

Le contrôle est illusoire.

Demain, si nous ne sommes plus là,

La vie avancera toujours,

comme elle se doit.

Confiner, c'est chercher à réduire.

Mais qui peut enlever l'imaginaire d'un enfant ?

On n'a beau essayer de supprimer la lumière avec du ciment,
comme on a beau vouloir éduquer un enfant,

mais quand on est miroir,
on comprend alors que l'élève est le maître,
et que c'est l'ouverture qui montre le chemin,
non pas le réducteur, qui confine.

Laissons traverser le nouveau en nous,
comme tendons à l'enfant l'autre joue.

Les larmes tiennent une richesse
quand elles viennent de la chaleur du cœur.

Tout comme la graine
qui germe en dehors de la terre.

Pourquoi vouloir retenir
ce qui doit sortir ?

Se mettre à nu,
c'est vouloir se découvrir —
et enfin pouvoir s'offrir
pleinement,
à soi
et aux autres.

De ce même pas,
la vulnérabilité prend un sens différent —
elle pourrait se dire : être vrai.

Apprendre cela à un enfant,
c'est déjà lui donner
une certaine liberté.

Je me permets de dire cela en étant père.
J'apprends chaque jour,
à chaque instant.

La route ne s'arrête jamais.
Elle se goûte sans cesse,
même dans le silence.

L'expérience est une lanterne
que l'on porte derrière soi —
ce serait un vieux proverbe chinois,
très cher à mon cœur.

Oui, la connaissance
nous ramène toujours
à l'essence du début.

La tenir,
c'est le perdre.
La saisir,
c'est la laisser partir.

On revient alors au confinement.
Et il ne se trouve pas qu'à l'extérieur —
mais bien en nous.

Chaque chose n'est que miroir.
Chaque chose peut être nouvelle.

On en a parlé.
Je ne peux donner de conseil,
et je ne cherche ici point à en émettre.

Pardonnez-moi
si je fais maladresse.
Je ne les prédis pas.
Je ne les cherche pas.

Je cherche juste
à sauter dans la flaqué d'eau,
comme l'enfant.

Ce qui suit après
n'est pas de mon ressort.

Tant que la joie y est,
La douceur peut venir après.

Tout ce qui paraît immobile
bouge sans arrêt.

C'est difficile à percevoir,
mais si je suis la pensée de toi,
mon âme d'ici,

tu dirais justement
que les enfants d'un même parent
n'ont pas les mêmes parents —
car chaque jour,
on se renouvelle. Sans cesse.

Faire hommage à quelqu'un c'est le tenir de ses yeux comme il est.

Quel plus beau cadeau
pourrions-nous offrir à notre enfant
que d'évoluer avec lui,
à son chevet ?

Alors oui,
que cela soit vrai
pour tous les parents du monde,
et pour tous nos enfants.

On ne parle jamais assez bien
de ce que l'on aime.

Je me connais authentique,
et maladroit malgré moi même.

Et je me reconnais
quand Bobin parle de cela.

L'amour a sa pudeur,
sa délicatesse,
mais aussi sa spontanéité.

C'est à tous ses seins —
à tous ses sens —
que l'on est vrai.

Ma tante m'a appris
ce qu'est l'amour,
petit à petit.

L'amour n'est pas
un simple "je t'aime".

L'amour est une façon
d'appréhender,
et de regarder la vie.

Parler de ce que l'on aime
est alors facile,
et difficile.

Et comme je l'ai dit :
être auteur,
comme tout métier,
ce n'est pas rester figé.

C'est un dur métier
que d'avoir un métier.

C'est un dur métier
que d'écrire
et d'aimer.

Et c'est à la fois facile,
quand on sait.

Chercher la simplicité,
c'est alors s'accorder d'être simple
et vrai.

Parler d'amour
doit être simple
et vrai.

Désolé de me répéter, trop de champs j'ai dû labourer.

Tant que les choses sont faites avec le cœur,
et non avec un mental dirigé,
cela est vrai.

Il n'y a alors
rien à chercher,
rien à comprendre.

Tout est dans le creux
de chaque chose,
comme les couleurs
qui se retrouvent de toutes parts.

Nul besoin de fixer quoi que ce soit —
elles viennent à nous
au moment opportun,

comme tombe la pluie
quand on l'a réellement demandée,
quand on en a
réellement besoin.

*Un brève recueil pour ceux qui veulent.
A mon âme d'ici, Christian Bobin.*